Document généré le 23 avr. 2024 10:06

Vie des Arts

Vie des arts

Expositions

Jacques Folch-Ribas

Numéro 19, été 1960

URI : https://id.erudit.org/iderudit/55230ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Folch-Ribas, J. (1960). Compte rendu de [Expositions]. *Vie des Arts*, (19), 42–43.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

EXPOSITIONS

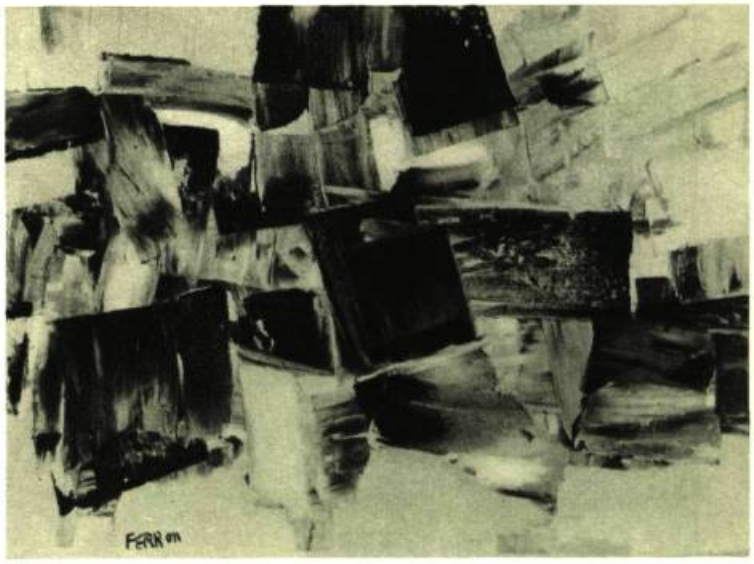
77e PRINTEMPS

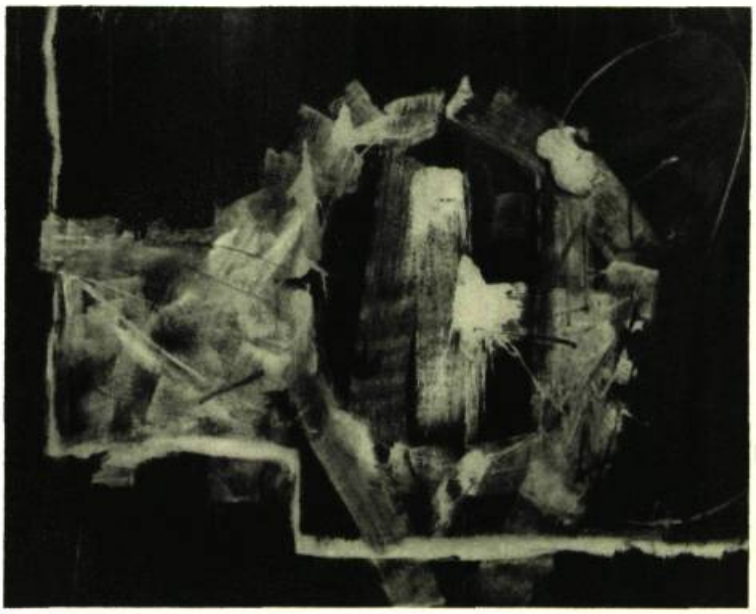
Soixante-dix-septième du genre, le Salon du Printemps de cette année ne déçoit pas, du moins par sa présentation. L'an passé, on se souvient peut-être que nous avions critiqué l'ambiance générale, la morne lumière, la tristesse des alignements... Cette année, il faut reconnaitre avec plaisir qu'un effort a été accompli : fleurs disposées judicieusement, espace entre les sculptures et les toiles, bref un Salon qui fait honneur au Musée.

En ce qui concerne les oeuvres cependant, on est en droit d'être déçu. Il est vrai qu'il manque quelques ténors de la peinture canadienne, comme McEwen, Letendre, Gagnon, Pellan, Mousseau, pour ne citer que ceux-là, et pour des raisons qu'on s'explique mal. Ceux qui sont là eussent pu, ayant cette chance, être plus convaincants. L'envoi du Salon de Printemps, à mon avis, devrait être pour chaque peintre ou sculpteur la somme de ce qu'il a tenté pendant l'année, une marche supplémentaire gravie, un pas de plus. Je crains que cette optique-là ne soit pas ressentie, et de me trouver en présence de maints rossignols, laissés pour compte, ou autres bâclages qui ne plaisent qu'à l'artiste seul, et envoyés au Musée par une sorte de sentimentalité hors de Salon.

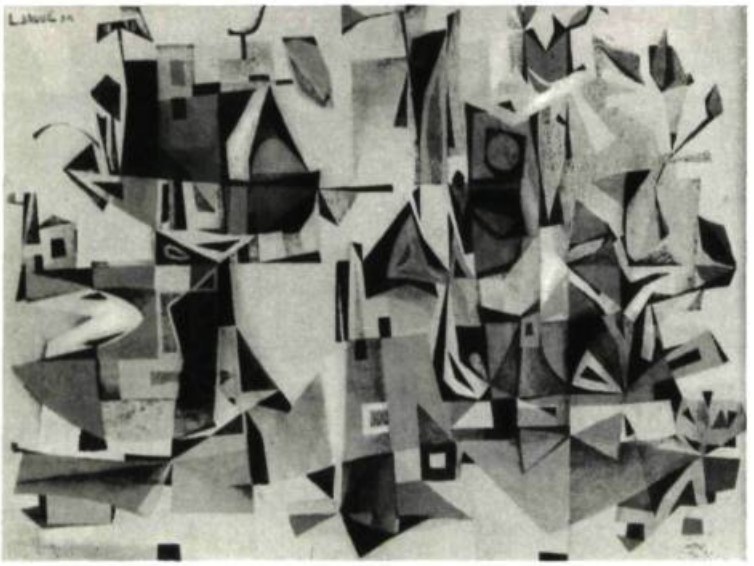
Les oeuvres primées attirent le visiteur, un peu embarrassé du foisonnement présenté : un Greenstone aux tons diffus et lyriques de jaunes et de bleus violacés, un Tony Onley très compliqué, une gouache de Louis Jaque aux tons discrets de plâtres vieillis, très dans la construction habituelle de ce peintre. On remarque peut-être davantage les trois achats primés. Ils m'ont personnellement intéressé, à différents titres : le Marcelle Ferron, un peu compliqué aussi, par sa palette inhabituelle, très sensuelle; le Robin Watt pour ses qualités d'illustration (et il y a là, bien sûr, un sens péjoratif aussi); enfin le "Spectre numéro 3" de Harold Town, qui m'emporte par son lyrisme de couleurs franches et sa virilité.

Une fois le tribut d'admiration payé aux succès officiels, le visiteur parcourt les salles, et découvre quelques beautés. Un de Tonnancour dont on a parlé un peu partout, qui est magnifique bien sûr, et à plusieurs titres, qui personnellement m'encourage et





De haut en bas : « Le Signal Dorset » de Marcelle Ferron (achat primé) — « Coeur d'Alène » de Toni Onley (prix adjugé) et « Le Spectre no 3 » de Harold Town (achat primé).



me soulage, et pour lequel on a envie de polir son admiration à la pierre rare de la reconnaissance. Vous voyez que je deviens lyrique, et la faute en incombe seule à de Tonnancour. A côté de cette réussite, qui traîne derrière elle probablement des années d'amour et de patience envers la nature et envers la peinture, à côté de cela certaines oeuvres s'effacent un peu, qui en d'autres circonstances eussent provoqué un plaisir non diminué par une comparaison toujours dangereuse.

Voici par exemple, au hasard de la visite, un *Couple* de Jordi Bonet, un *Sea wall* de Hedrick, très sobre et un peu morbide, un *Still Life* de Jones qui recherche les rapports harmoniques à la manière de certaines toiles de Le Corbusier, à l'aide de très peu de couleurs rehaussant les noirs et blancs. A propos de noirs, voici un beau Suzanne Meloche qu'on n'aurait pas dû mettre sous verre, la vitre empêchant de l'admirer à loisir, et un Laure Major très intéressant. Voici les *Winter fields* de Reinblatt, qui nous donnent une direction possible du paysage moderne, une possibilité dans une forme cependant très conventionnelle. Voici un nu de Tondino qui rappelle certains vieux Picasso...

Je mêle à dessein les divers modes d'expression. Une petite salle est pourtant spécialement destinée aux aquarelles, dessins, lithos, etc...., et dans cette salle se remarquent particulièrement trois oeuvres intéressantes *Backdrop* de Daglish, *Tête blanche* de K. Bruneau et *Gateway to Atlantis* de H. Town. Il serait injuste cependant de ne pas citer un dessin de Gaucher, très agréable et fin, et un très beau Finley.

La sculpture de ce Salon du Printemps m'a paru, elle, beaucoup plus intéressante que la peinture. C'est que les oeuvres exposées, sans sortir d'une certaine convention, qu'elle soit classique ou moderne, font preuve d'une maîtrise et d'un plaisir évident, plaisir d'être faites qui engendre un non moins grand plaisir d'être regardées. Le taureau (ou le boeuf) est un des sujets d'inspiration de Gervais ou de Derome. Celui de Gervais gagne en subtilité ce que celui de Derome gagne en force et en matière. Le métal aussi se laisse apprivoiser, un peu lourdement chez Fortier, beaucoup plus subtilement chez Gladstone. Raoul Hunter nous offre, lui, un très beau travail de compréhension du lignage du bois. Kakinuma nous amuse, avec une céramique fantaisiste, qui n'est ni bouteille, ni statue, mais un peu des deux. On trouvera reproduites ici les deux oeuvres primées dans cette discipline, et que je laisse à l'appréciation du lecteur, puisqu'elles ont déjà eu leur part de publicité.

J'aimerais, après cette énumération malheureusement trop courte et concise, à soumettre une critique visant la formule même du Salon du Printemps. N'y aurait-il pas moyen de supprimer les prix des tableaux ? Je veux dire les sommes d'argent soigneusement, respectueusement, religieusement inscrites sous le titre des oeuvres ? Un Salon, ce n'est pas un lieu de commerce, c'est un lieu où souffle l'esprit, s'il lui tente de souffler, c'est un bilan, c'est une manifestation artistique. Faut-il donc le rappeler ? Je me moque de savoir que Monsieur Untel veut $100 pour sa croûte, ou $900 pour son chef-d'oeuvre. Où allons-nous en vérité. Nous savons bien que l'art aussi est un bon placement pour certains, mais pourquoi le crier si fort ?

Folch

De haut en bas : « Après le Déluge » de Louis Jaque, et « Composition no 91 » de M. Greenstone (tous deux prix adjugés) — « Smiling Head no 2 » de John I. Smith (grand Prix du Centenaire) et « Diane » de Rupert Jones (Prix adjugé).